

**Hôpital
Général d'Ottawa
1845 1980**



Ce texte a été élaboré à partir des écrits de Soeur Paul-Emile, docteur ès lettres, lauréate de l'Académie française, à qui l'on doit, entre autres, un document sur l'histoire de l'Hôpital Général reposant sur les recherches les plus rigoureuses et rédigé avec grand talent.



Introduction

20 février 1845

Les caprices de l'hiver — froid intense un jour, pluies torrentielles le lendemain — ont transformé les routes en bourbiers. Un traîneau, pourtant, approche de Bytown. Cela fait trente-quatre heures qu'il a quitté Montréal. C'est dans ces conditions peu propices que, sous la conduite du *Père Telmon*, la fondatrice de l'hôpital général arrive à Bytown. *Soeur Elisabeth Bruyère* a 27 ans. Comme *Soeur Thibodeau*, *Soeur Charlebois* et *Soeur Howard*, elle a accepté de répondre à l'appel du Coadjuteur de Kingston *Mgr Phelan*, qui, sur les instances du *Père Telmon* de la mission oblate de Bytown, s'est adressé aux Soeurs Grises de Montréal afin d'établir à Bytown une institution qui servira à la fois d'école et d'hôpital.

Quatre jeunes Soeurs — Un village dont la raison d'être a d'abord été la construction du canal Rideau. Époque prospère au cours de laquelle ont afflué les ouvriers, les négociants, les colporteurs. Mais une fois le canal terminé, les emplois se sont faits rares: Wrightville, de l'autre côté de la rivière, là où se trouve maintenant Hull, a le monopole de l'exploitation forestière et la seule industrie florissante de Bytown est l'usine de couvertures de *Thomas MacKay*. C'est peu pour les quelques 2,000

âmes que compte le village, et bientôt, avec le chômage, sévissent l'alcoolisme et la violence. Bytown acquiert au Canada une bien mauvaise réputation. Comme l'écrit le *Père Alexis de Barbézien* dans son "Histoire de la province ecclésiastique d'Ottawa" (I, 116):

"Au milieu de ses forêts, Bytown était l'épouvantail du Canada. Quand une famille de Québec restait sans nouvelles d'un fils parti pour les chantiers, on le pleurait comme mort et l'on se disait tout bas: "Il aura été tué à Bytown."

Il faut ajouter, d'ailleurs, que la maladie, elle aussi, sévit constamment: le terrain sur lequel est établi Bytown est marécageux et les eaux stagnent dans le fossé qui tient lieu de bras de décharge du Canal Rideau.

Tel est Bytown lorsqu'arrive *Soeur Bruyère*. La tâche qui l'attend semble bien lourde pour elle qui est si jeune. Il faut dire cependant qu'elle appartient à la nouvelle génération des filles de *Mère d'Youville*. Au début, celles-ci ont vécu presque aussi recluses que des cloîtrées ouvrant leur maison aux indigents, aux orphelins, aux vieillards et aux infirmes, mais ne sortant que dans des cas exceptionnels de disette ou d'épidémie. Depuis 1840, cependant, les Soeurs Grises ont étendu leur oeuvre cha-

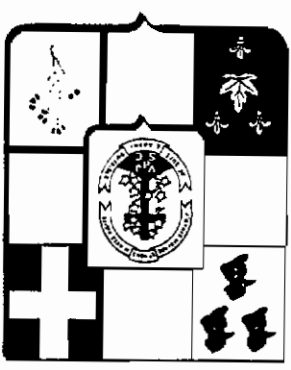
ritable en établissant des Fondations comme la Maison de Saint-Hyacinthe et celle de la Rivière Rouge. L'esprit missionnaire qui a poussé les Soeurs Grises à répondre généreusement aux appels à l'aide qu'elles ont reçus et à devenir des pionnières s'établissant dans les conditions les moins favorables, *Soeur Bruyère* le connaît bien. Elle sait, par exemple, que comme *Mère Marie-Michel Archange Thuot*, qui a été la première à établir une Fondation, celle de Saint-Hyacinthe, elle devra s'engager à conserver l'esprit des premières Mères, tout en étant entièrement responsable de sa Fondation, indépendante au spirituel comme au temporel de l'Hôpital Général de Montréal. Elle sait aussi qu'elle peut compter sur l'appui des religieux qui l'ont précédée à Bytown et qui ont conçu ce projet: l'ancien curé de Bytown, *Monseigneur Phelan*, et surtout le Supérieur de la Congrégation des oblats de Marie-Immaculée, le *Père Pierre-Adrien Telmon*, chargé de l'évangélisation de la "Babylone Outaouaise" et bien décidé à y parvenir avec l'aide de tous ceux qu'il peut rallier à sa cause.

D'un côté donc, la violence, la maladie, le manque d'hygiène, l'alcoolisme, la nécessité pour une jeune Soeur de 27 ans de faire face aux responsabilités, tant spirituelles que matérielles, qui incombent à une fondatrice et de l'autre, la détermination, le dévouement d'un petit groupe d'hommes — et de femmes — de bonne volonté.

L'histoire de l'Hôpital Général ne peut se résumer à des faits. Si l'on veut comprendre pourquoi l'entreprise a réussi malgré les conditions les plus défavorables, si l'on veut trouver la pierre angulaire sur laquelle repose ce succès, ce sont ceux et celles qui y ont contribué qu'il importe de mieux connaître, car en eux se sont incarnés un esprit, une tradition sans lesquels rien n'aurait pu être accompli.



m'argue l'édit, la justice,
 derniers titres la devise de
 La loi comparée élève
 la devise ci-dessus par
 la nouvelle dans le canal
 fournir fruit de l'union,
 "La justice et le courage,
 éclairent en œuvre plume
 au 3, de guirles à
 fragment de trois lie du
 La feuille de vigne,
 France. C'est dire que la
 Canada d'Amérique, d
 compagnes, toute puis a
 l'été juridiquement le
 gâté par les brade du
 Canada d'Amérique, d
 Canadisme d'Amérique,
 "la chose bien, (bien
 "d'été
 état non plus que pas



II Les Cantons de la Loire sur le seuil escarpé : -
 au 1, d'argent à trois totes de cog de pale entée
 et barbeles de guirles ;
 L'argent toujours d'après le même auteur, signifie
 front et front, le cog marque la pente et le usage. De
 ses derniers nous tirons la fleur de la fleur de l'ogon.
 "Jusque, jusque et courage"
 au 2, de guirles à la croix et or ;
 la guirles, a est la grandeur et la puissance ; et or

la forme harmonie de la croix pour les quatre parties
 du monde, est le signe du divinement de notre Com.
 murante qui se porte à l'instar du divin s'édifier.
 tout, à toutes les formes occure apprenues par l'écriture.
 la couleur simple, or, d'après l'écaille, final.
 dite célèbre, active, gaité, et pracement telle
 soit bien la caractéristique de la fleur de la
 confiante en la providence, il que au milieu des épaves.

"Je suis un beau nom ? Il a été approuvé par la dis-
 "deux de la Charte d'été comment deux épaves à la Loire
 "vous avez la croix, que vous la portez avec courage, et
 que vous vous y attachez jusqu'à la mort.
 + g. Thomas, évêque d'Orléans.
 la forme harmonie de la croix pour les quatre parties

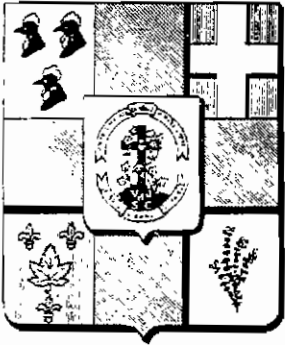
"Mes chers frères, mes sœurs, vous êtes et vous resterez, beaux épaves, et d-
 vous avez un nom nouveau. Je ne me puis pas mais à
 la lecture pour trouver le nom que vous portez, à l'ave-
 me. Je ai ouvert le cahier de vos parents, les gâtés et, en op-
 avant les armes de votre Congrégation, l'or et comme
 une inspiration : la croix est dans nos armes comme
 sur votre front ; la croix est aussi dans mes armes
 fraternelles. Devinez-vous le nom que je vous ai
 cherché ? Le petit

I La Croix de sainte est l'arme fran-
 çaise de notre Nation. C'est de haute convenan-
 ce à cause du NOM que nous portons, grâce à
 d. S. Abrog. Thomas Dubourel : -
 Rome, 1 mars 1882.
 "Mes chers frères, mes sœurs, vous êtes et vous resterez, beaux épaves, et d-
 vous avez un nom nouveau. Je ne me puis pas mais à
 la lecture pour trouver le nom que vous portez, à l'ave-
 me. Je ai ouvert le cahier de vos parents, les gâtés et, en op-
 avant les armes de votre Congrégation, l'or et comme
 une inspiration : la croix est dans nos armes comme
 sur votre front ; la croix est aussi dans mes armes
 fraternelles. Devinez-vous le nom que je vous ai
 cherché ? Le petit



Notre Blason des Soeurs Unies de la Croix

Composition — Interprétation — et Lecture



loï et la constance. De ces
noble famille de Varennes:
honneur et en vaillance!"
vient en une seule forme
de notre Vm. Mère d'Youville,
sœurs Dupont et de Varennes:
à la foi robuste
deur et de mansuetude!"
feuille d'érable d'or accom-
ne;
le Canada; le lis, c'est la
spiration des Soeurs Grises est
Madame d'Youville et ses
sœurs; de par Louis XV qui l'ins-
ta en 1753. "Donnez les de France
Laurent." Chén. S. Corbeil.
notre Maison d'Ottawa, de par
de la fondatrice, Mère Bruyère.
13 avril 1845.
Bulletin Hôpital-Sm^t, Montréal.)
on aurait voulu que nous
là-dessus je lui dis que, s'il
auté anglaise, il n'aurait pas
nous, à Montréal, nous per-
stourn nous pourrions en
le crois sincèrement que les
ce langue que le français,
temps l'esprit de leur
sœurs.
"Soeur Bruyère."

au 4, d'argent à la branche de bruyère.
La bruyère a le feuillage doux, fin et persistant;
sa fleur pourpre attire les abeilles. Ce gracieux
symbole rappelle donc le nom béni de notre Mère,
sa tendresse maternelle et sa parole meteu-
seuse, délice de ses Filles. (Lire ses circulaires.)



III Sur le tout notre **Cachet officiel**
D'or pour marquer la justice des actes authen-
tiques. Croix élevée, rappelant l'Invention et l'Ex-
altation, fêtes titulaires de notre Institut. (Constitutions, art. 205)

Q Croix! ave, spes unica... notre hymne matinal.
Croix de sable au cœur de gueules.
C'est le sacrifice jusqu'à l'immolation avec le Cœur de Jésus:
"Il faudra faire votre dernier sacrifice sur l'autel de la Croix."
(Cérémonial de Profession, fait par Mgr Guigues.)

Le lierre, c'est notre faiblesse appuyée sur l'arbre de la Croix.
Le rocher, la stabilité de l'Institut, si Dieu le veut.
V. 9: Vive Jésus et sa croix!

Devise donnée, 4 sept 1852, par Mgr Guigues, 1^{er} Ev. de Bytown.
C'est le doux pendant de celle des Oblats, nos fondateurs:
V. 9: Vivent Jésus et Marie Immaculée!

Les banderoles sont d'azur en l'honneur de l'Imma-
culée, première patronne de l'Institut, depuis le 8 déc.
1878. (Ord. de Mgr Duhamel.)

"J'étais malade et vous m'avez visité" Matt. xxv, 36.
"Je suis l'appui du faible."

Ces devises indiquent les œuvres confiées à notre Con-
grégation: service des pauvres, soin des malades, éduca-
tion de la jeunesse. (Mandement d'Institution, Mgr Phélon.)

Lecture du Blason: Parté, au 1, d'argent à
trois têtes de coq de sable, crétes et barbelés de gueules;
au 2, de gueules à une croix d'or; au 3, de gueules à
une feuille d'érable d'or accompagnée de trois lis
du même, 2, 1; au 4, d'argent à une branche de bruyère
au naturel; à la croix de sinople brochante. Sur
le tout, d'or à la croix latine de sable, chargée d'un
cœur de gueules, mouvante d'une terrasse du second
lettrée V. 9 d'argent, soutenant deux tiges de lierre au na-
turel grimpantes autour de la croix, et accompagnée de
deux listons d'azur, lettrés de sable, l'un en chef: J'étais
malade et vous m'avez visité, l'autre en pointe: Je suis l'appui du faible.

Première partie

Le *Père Telmon* était un homme énergique. Après sa nomination à Bytown, il avait eu vite fait de déterminer ce qui lui permettrait de parer au plus pressé et d'envisager les moyens d'y parvenir.

“L'état de la ville de Bytown”, écrit-il le 20 octobre 1844 à *Mère McMullen*, Supérieure de l'Hôpital Général de Montréal, “demande impérieusement de bonnes écoles . . . L'instruction et l'éducation des enfants pressent plus que toute autre chose. Les grandes personnes n'ont pas un moindre besoin des bons exemples et des bonnes prières de quelques religieuses. Je ferai tout en mon pouvoir pour en avoir.”

Déterminé, soutenu par une confiance inébranlable en la grâce divine et prêt à faire les sacrifices personnels qui seront nécessaires pour mener à bien son projet, le *Père Telmon*, cet oblat français arrivé au Canada en 1841, est un véritable missionnaire. Il est aussi la cheville ouvrière de la Fondation de Bytown. En *Mère Bruyère*, il va trouver la collaboratrice dont il avait besoin, qui saura comprendre sa vision et s'attacher à la réaliser au-delà même de ses espérances. Nulle autre que *Mère Bruyère*, en effet, ne peut mieux comprendre son

désir d'aider les pauvres et de soulager ceux qui souffrent. Elle a, elle-même, connu le dénuement et elle en sait le prix: moins pauvre, sa mère n'aurait pas eu à se séparer d'elle, encore toute enfant, pour que son éducation soit assurée. Lorsqu'elle devient institutrice, c'est sur ce sacrifice que repose sa réussite.

Ainsi forgé par l'adversité, son caractère s'est révélé empreint à la fois de détermination et de modestie: détermination à refuser la voie de la facilité lorsqu'elle choisit de devenir soeur de charité au lieu de se joindre à un ordre où elle aurait pu, en toute quiétude, continuer à enseigner et allier son éducation à sa vocation; modestie dans le choix d'un ordre qui la mettra au service des moins fortunés, humilité qui se révélera plus tard lorsqu'elle acceptera le rôle de fondatrice à Bytown en disant:

"Je n'ai jamais été opposée à la fondation, mais je ne me sens pas de vocation. Si mes Supérieurs ne trouvent pas que j'ai de bonnes raisons de refuser, je laisse la décision à leur prudence. Pour moi, je ne me réserve que l'obéissance."

On est en droit de se demander ce qu'elle aurait pu faire de mieux si, contrairement à ce qu'elle prétend, elle s'était senti une "vocation" de fondatrice ! Car, dès l'arrivée de *Mère Bruyère*, les choses vont bon train:

Le 22 février 1845, quatre-vingt-cinq élèves sont inscrites à "l'école du hangar" située rue Saint Patrick.

Le 3 mars, les classes commencent.

Le 10 mai, un minuscule hôtel-dieu, situé dans une maison attenante à celle qu'occupent les Soeurs, rue Saint Patrick, est ouvert: au rez-de-chaussée, une salle de trois lits et trois petites pièces qui serviront de cuisine, de dispensaire et de chambre pour la soeur infirmière et à l'étage, sous les toits, deux petites salles de deux lits chacune.

En moins de deux mois, les fondements d'une oeuvre qui, à l'époque, était vitale pour Bytown et qui le demeurera plus tard pour Ottawa, sont solidement établis. La rapidité avec laquelle le projet du *Père Telmon* s'est concrétisé permet de mesurer l'importance des personnages qui ont contribué à sa mise en oeuvre. Sans la détermination énergique du *Père Telmon*, sans l'humble dévouement de *Mère Bruyère*, sans sa volonté de vaincre la difficulté, sans la foi qui les anime tous deux — foi en la grâce divine et foi en leur projet — la fondation de Bytown n'aurait pas, si vite, été établie.

Il faut dire que les Soeurs qui accompagnent *Mère Bruyère* sont, elles aussi, pénétrées du même esprit de

persévérance et de dévouement et qu'elles possèdent les connaissances les plus appropriées: la spécialité de *Soeur Thibodeau* est la pharmacie, *Soeur Howard-Rodriguez* se consacre à l'éducation des petits anglophones.

Il faut dire aussi que la fondation bénéficie des appuis les plus précieux. Ainsi, l'hôpital n'aurait pu fonctionner si vite et si efficacement sans la collaboration du *Docteur Edward Van Courtland*. Cet ancien médecin londonien a été chargé de veiller sur la santé des ingénieurs du Colonel By et a été attaché à l'Artillerie de Bytown. Lorsqu'arrive *Mère Bruyère*, il lui offre gratuitement ses services pour un an. Il n'est pas le seul à contribuer à la fondation et, aux grandes dates qui ont marqué son expansion, on peut associer le nom de généreux bienfaiteurs.

Mgr Guigues, évêque du diocèse, en fait partie. C'est lui qui, en 1850, acquiert pour les Soeurs le bâtiment érigé lors de l'épidémie de typhus de 1847 et connu sous le nom d'hôpital des émigrés, afin qu'elles puissent répondre aux demandes de la population. Dix ans plus tard, lorsque ce bâtiment se révèle à son tour inadéquat et que l'on envisage la construction d'un édifice en pierre, il contribue généreusement aux efforts qui sont faits pour réunir la somme nécessaire à l'entreprise de ces travaux.

Le 19 mars 1866, l'hôpital érigé sur le terrain acheté par les Soeurs, à l'angle des rues Water et Sussex, est terminé. Et le jour même, on y pratique la première intervention chirurgicale. Le fait mérite d'être noté car le malade qui "inaugure" ainsi de façon peu banale la salle d'opération n'est autre que *Monsieur Joseph-Félix Larocque*, bienfaiteur de l'hôpital depuis de nombreuses années, qui justifie sa grande générosité envers les Soeurs en disant:

"J'aurai des héritiers, mais quand je serai en enfer, ils ne viendront pas m'en retirer."

C'est en partie grâce à cette maxime que l'édifice, dont les plans ont été établis par l'architecte *Victor Bour-gault*, a pu être construit. Etape importante qui consacre dans la pierre le succès d'un projet entrepris dans les conditions les plus modestes vingt-et-un ans plus tôt. *Mère Bruyère* a atteint un de ses objectifs: l'hôpital n'a plus rien de temporaire, il est solidement implanté dans la collectivité qu'il dessert. Il ne restera plus, alors, qu'à doter l'institution de statuts administratifs adéquats, ce qui sera fait en 1874.

Deux ans plus tard, le 5 avril 1876, *Mère Bruyère* meurt. C'est la fin d'une époque, la fin d'un chapitre dans l'histoire de l'hôpital. Un chapitre qui se révèle le plus

important, car il a été écrit par des hommes et des femmes de bonne volonté avec une telle foi, un dévouement si généreux, une telle détermination que ce qu'ils lèguent à leurs successeurs — et à toute la collectivité — n'a pas de prix: un esprit, une tradition d'exigence envers soi-même pour le mieux-être de ceux qui souffrent, sans lesquels le bel édifice de pierre n'aurait été qu'un bâtiment sans âme, sans lesquels les véritables fondements de l'institution n'auraient pu être solidement établis. Tous ceux et celles qui succéderont aux artisans des premiers succès et à leurs bienfaiteurs sauront reconnaître que cette tradition est la partie la plus précieuse de l'héritage qu'ils ont reçu, ce sur quoi chaque génération va s'appuyer pour faire prospérer l'oeuvre de *Mère Bruyère*.



Deuxième partie

En effet, une fois passée l'époque des pionniers, l'époque où il faut parer au plus pressé, s'occuper de l'essentiel avec les moyens du bord et vivre pratiquement au jour le jour, vient le temps où la détermination et le courage ayant eu raison des difficultés, on peut — et on doit, au risque de tout perdre — songer à l'avenir. Lorsqu'on consulte les annales de l'Hôpital Général, il est clair que les successeurs de *Mère Bruyère* l'ont bien compris de cette façon. Car tous les faits qui témoignent de la prospérité croissante de l'institution s'expliquent par une double préoccupation: prévoir les besoins nouveaux de la collectivité et se préparer à y répondre du mieux possible, grâce aux installations les plus modernes et au personnel le plus compétent.

C'est ainsi, tout d'abord, que les locaux vont être sans cesse agrandis et modernisés. 1898 - 1909 - 1929 - 1949 - 1953: ces dates marquent l'expansion de l'hôpital, la construction d'édifices neufs ou la transformation des bâtiments existants auxquels on ajoute des étages ou que l'on rénove afin de les rendre plus fonctionnels. Ces travaux sont rendus nécessaires par deux facteurs intimement liés: le souci de mettre à la disposition des malades les services les plus appropriés entraîne l'utilisation des

techniques les plus modernes, ce qui, bien souvent, signifie l'achat d'appareils encombrants; par ailleurs, l'existence de services spécialisés convenablement équipés attire une clientèle plus nombreuse. Dans les deux cas, il faut l'espace nécessaire.

On ne peut donc évoquer l'expansion physique de l'hôpital, l'agrandissement des locaux, sans parler du rôle qu'ont joué les médecins et les religieuses qui, en cherchant constamment à faire bénéficier la collectivité des découvertes scientifiques les plus récentes, ont été les véritables architectes de cette phase de développement. Les exemples abondent qui prouvent le souci continu de se tenir au courant des progrès de la science médicale et de les mettre concrètement au service des malades. Ainsi, religieuses et médecins attachés à l'Hôpital Général participent aux grands congrès des diverses associations professionnelles: ils y apprennent beaucoup et en reviennent enrichis par les échanges qu'ils ont pu avoir avec ceux qui oeuvrent ailleurs dans le même domaine. De toutes les idées qu'ils rapportent, les meilleures sont adoptées et concrétisées. Différents services spécialisés sont créés comme les cliniques de psychiatrie, de cardiologie, la clinique pour le cancer. Ces initiatives font boule de neige: par exemple, dans le cas de la clinique pour le cancer, sa création permet au docteur *Paul Brodeur* d'entreprendre des travaux qui vont contribuer à la faire reconnaître

des autorités. Peu à peu, au gré de ces initiatives, la réputation de l'Hôpital Général d'Ottawa grandit et c'est là un aspect majeur de l'expansion qui se concrétise ainsi dans tous les domaines.

Mais toutes les techniques les plus modernes, tous les locaux les mieux équipés ne seraient rien sans un personnel à la fois compétent et dévoué. C'est dans cette optique que fut créée l'École des infirmières, connue aussi sous le nom d'École d'Youville. En 1902, la première promotion comptait quinze diplômées; en 1917, la réputation de l'École d'Youville était déjà telle que vingt-neuf infirmières étaient appelées à partir pour l'Europe déchirée par la guerre. Peu à peu, les critères les plus exigeants seront appliqués, pour que l'École puisse donner à ses élèves la formation la meilleure: par exemple, l'École s'étant affiliée en 1926 à l'Association des infirmières licenciées d'Ontario, les élèves seront tenues par la suite de passer les examens provinciaux; en 1933, dans le souci de donner au métier d'infirmière une valeur professionnelle du plus haut calibre, l'administration de l'Hôpital Général décide d'affilier l'École à l'Université d'Ottawa, ce qui permettra aux élèves de recevoir un diplôme universitaire. Lorsqu'en 1962, des considérations administratives et budgétaires forceront la direction à mettre un terme à cette affiliation, l'hôpital continuera d'assumer seul la tâche pendant neuf ans encore.

Ce souci de contribuer à la formation du personnel le plus compétent se retrouve également dans les mesures qui furent prises pour procurer aux médecins les conditions les plus aptes à l'apprentissage et à la pratique de leur science.

Par exemple, dès 1897, l'hôpital reçoit des internes. En 1945, lorsque l'Université d'Ottawa décide d'organiser une Faculté de Médecine, il semble donc tout naturel d'en appeler à l'Hôpital Général pour collaborer au projet en assurant les cours cliniques inscrits au programme. En janvier 1947, c'est chose faite avec l'inauguration de l'Ecole clinique de l'Université d'Ottawa. Pour juger de la valeur de l'enseignement dispensé et des standards établis, il suffit de noter qu'en 1951, les membres du conseil de l'Association médicale des hôpitaux accorderont à la Faculté de Médecine de l'Université d'Ottawa le diplôme de standardisation et reconnaîtront, par là-même, que l'Hôpital Général répond aux exigences requises pour l'enseignement clinique de la médecine.

Construction de vastes locaux, implantation de services spécialisés, installation des appareils nécessaires à la pratique d'une médecine ultra-moderne, formation du personnel selon des normes extrêmement exigeantes, ces exemples n'ont pas été choisis dans le but de résumer une histoire qui fut si riche en événements divers que

seule une chronique détaillée pourrait lui faire justice. Ces quelques faits ont été cités ici afin d'illustrer cette phase d'expansion, caractérisée par le souci constant de mettre à la disposition de la collectivité tous les moyens matériels et toutes les ressources humaines les plus appropriés au soulagement de ses maux. Le progrès se fait souvent aux dépens du passé, de la tradition: c'est ainsi que, bien souvent, notre patrimoine architectural a été sacrifié au nom d'un progressisme abusif qui nous a privés, nous et les générations à venir, de la possibilité de mieux connaître nos racines et d'acquérir un sens de l'histoire que les meilleurs manuels ne sauraient donner.

A l'Hôpital Général, ce ne fut jamais le cas. S'il y eut progrès, expansion dans tous les domaines — et nous venons de le démontrer — la tradition de charité, de dévouement et de détermination fut, elle aussi, respectée et l'esprit de *Mère Bruyère* demeura bien vivant. C'est cet esprit qui animait tous ceux et celles qui, au mépris de leur propre santé, se dévouèrent lors de l'épidémie de grippe espagnole, en octobre et novembre 1918. L'hôpital reçut alors plus de 1,000 malades en deux mois, on les installa même dans les couloirs; les rangs des infirmières et des médecins étaient décimés par l'épidémie mais ceux qui restaient valides prolongeaient leurs journées de travail et prodiguaient les soins nécessaires, assistés des religieuses et des volontaires accourus à l'appel

du maire de la ville. Lorsque la maladie fut enfin jugulée, à la fin du mois de novembre, deux médecins avaient payé de leur vie leur dévouement aux malades et tout le personnel avait contribué jusqu'à la limite des forces humaines à endiguer les ravages du fléau qui s'était abattu sur la collectivité. Du temps de *Mère Bruyère*, il n'en aurait pas été autrement. L'esprit de dévouement qui l'animait, elle et ses filles, lorsqu'elles durent faire face à l'épidémie de typhus en 1847-48 était le même près d'un siècle plus tard.

Faire face, c'est bien là le secret, et repousser les limites du possible en s'armant du vieil adage: "Aide-toi, le ciel t'aidera". *Mère Bruyère* était certainement convaincue de la véracité de cette maxime lorsqu'elle oeuvrait à Bytown dans les conditions que l'on sait. Celles et ceux qui lui ont succédé ont continué à y croire et c'est ce qui les a soutenus dans les moments difficiles.

En effet, si l'histoire des progrès accomplis à l'hôpital peut — et doit — faire mention des succès obtenus au fil des années, il ne serait pas juste de passer sous silence les difficultés qu'il a fallu surmonter. Difficultés financières, par exemple, qui vont croissant au fur et à mesure que l'hôpital s'endette pour faire face aux besoins nouveaux d'une institution en plein développement et qui aboutiront, en 1966, à une véritable impasse. Sans doute,

eût-il été plus sage de limiter l'expansion lorsque les ressources financières étaient moindres ? Mais c'eût été soumettre la fin aux moyens, ce que *Mère Bruyère* n'avait certes jamais fait. Ses successeurs ne le firent pas non plus et, encore une fois, l'histoire leur donna raison, puisque tout fut mis en oeuvre pour venir en aide à une institution dont la valeur, l'importance et la réputation auraient justifié des secours bien plus considérables.

Au chapitre des secours, et pour illustrer d'un autre exemple, la survivance de l'héritage laissé par *Mère Bruyère*, il faut ajouter que ses successeurs seront secondés dans leur tâche, par des bienfaiteurs qui, avec la même générosité que *Monsieur Larocque*, contribueront sans relâche, au développement de l'institution, qui au mieux-être des malades qui y sont soignés. L'Association des Dames auxiliaires, créée en 1898, le Service des aides bénévoles instauré plus tard méritent, à cet égard, un hommage particulier. Persuadés, comme *Monsieur Larocque*, de la valeur de l'oeuvre accomplie par l'hôpital, ceux et celles qui donnent ainsi bénévolement leur temps et leurs talents, ont contribué, au cours des années, à garder vivante la mémoire de la fondatrice et la tradition de dévouement qu'elle a établie il y a cent-trente-cinq ans.





*Mère Marcelle Gauthier, s.c.o.
Supérieure générale*



*Soeur Gilberte Paquette, s.c.o.
Directrice générale*

Conclusion

Cent-trente-cinq ans.

L'histoire de l'Hôpital Général, tissée peu à peu au fil des jours, est une tapisserie dont la trame est la plus solide qui soit. Elle a été brodée par ceux et celles qui ont pris soin, avant tout, d'être fidèles à l'exemple d'une jeune soeur de 27 ans et qui, dans les tâches les plus humbles comme dans les décisions les plus importantes, ont su travailler à réaliser une vision et la rehausser des couleurs les plus riches.

1980 sera le début d'un nouveau chapitre dans l'histoire de l'hôpital, l'aboutissement d'un projet qui a reçu l'approbation des autorités en 1971 et qui permettra une nouvelle phase d'expansion. Les locaux situés dans la basse-ville seront consacrés entièrement aux soins des maladies chroniques et ambulatoires, tandis que les autres services seront transférés à l'Hôpital Général du Centre des sciences de la santé d'Ottawa. Une autre scène va s'ajouter à la tapisserie; la vision demeure la même, la mission est respectée: s'employer, grâce aux moyens les plus adéquats, à soulager les maux de la collectivité.

Dans le 127^e Rapport annuel, le président du Conseil d'administration de l'hôpital note: "Lorsque le Gouvernement de l'Ontario et les Soeurs de la charité d'Ottawa

décidèrent de contribuer à libérer l'hôpital d'une dette qui s'élevait à 4 millions de dollars, . . . nous avons pu envisager de participer au programme régional de développement des services hospitaliers."

Les présidents qui se sont succédés à la tête du Conseil ont tous, au cours des années, reconnu la dette de l'hôpital envers les Soeurs de la Charité d'Ottawa, pour une collaboration éclairée avec les médecins, directeurs et membres du Conseil d'administration, pour un dévouement sans restrictions à la bonne marche de l'institution, pour une contribution inestimable à sa survivance, matérielle et morale.

A l'aube d'une ère nouvelle, il est bon de le rappeler, afin que l'esprit qui a toujours caractérisé l'Hôpital Général et dont les Soeurs de la Charité ont été les plus fidèles témoins se perpétue, et que le chapitre qui commence s'inscrive dans la même tradition de dévouement qui a imprégné les précédents.

